

C'est ma scène, je suis chez moi

Contre toute attente, cette fois-ci, pas d'histoire alambiquée aux vapeurs oniriques, pas de traîne-cadavres fantomatique ni de paluche revendicatrice et encore moins de rapace du Caucase se repaissant d'entrailles d'enfant insouciant. Non, juste la vérité vraie et un événement bel et bien arrivé que j'ai vraiment vécu.

C'était en 2009, j'étais alors un adolescent de seize ans et un comédien de cinq. À cette époque, en plus de mon adhésion au club de théâtre de mon lycée, je m'étais inscrit auprès d'un metteur en scène original qui avait recruté des jeunes pas plus jeunes que moi pour une œuvre théâtrale originale. Les détails la concernant fuyant ma mémoire – oui, vingt-huit ans et j'en perd déjà mon savoir – je vais me focaliser sur la scène qui nous intéresse, avant même l'ouverture de la pièce.

Dans cette pièce je jouais une sorte de porte-parole du reste de l'équipe, devant narrer les actes de mes compères. J'étais placé en avant-scène, à ras de la rampe, côté cour, sur une chaise face au public. Mes camarades, eux, étaient proches du lointain, autour d'une table, entre eux. Nous étions déjà sur scène avant même l'ouverture, avant même que le lieu ne devienne noir de monde. D'ailleurs, parlant d'ouverture et de noir, quelle cocasserie ! Il n'y en avait pas à proprement parler : la scène était lumineuse et le rideau béant, bien avant le début de la représentation, bien avant que



les futurs spectateurs n'acquièrent leur billet. J'étais donc face aux gradins et les yeux rivés sur la porte qui allait bientôt s'ouvrir et laisser entrer des personnes qui pourraient immédiatement constater ma présence. Pas facile quand on est un gamin craignant mortellement le regard d'autrui. J'étais mort de trouille. La seule directive qui m'avait été donnée était celle-ci : "c'est ta scène, tu es chez toi". C'était tout. Ça n'allait pas marcher, j'en étais persuadé. La poignée pivota.

Je pris une grande inspiration. C'était ma scène, j'étais chez moi. Et d'un sourire placide et indéfectible, j'accueillis mes invités.

Déjà, dès l'entrée dans la salle, je pouvais constater la palettes d'émotion que suscitait la présence à leurs yeux d'un adolescent tranquillement installé à l'avant et clairement dans le champ les toisant sereinement : la surprise, pour la plupart qui, sans demander leur reste, allèrent s'installer tranquillement à la place qu'ils jugeaient la plus adéquate nonobstant les devancier au même souci. Parfois avec le plaisir, pour ceux qui reconnurent dans ce simple jouvenceau la silhouette éclairée de la connaissance, de l'ami, du frère ou du fils qu'ils s'attendaient plus ou moins à voir se produire ce soir-là. Voire l'hilarité pour le coquin qui se reconnaîtra. Tout ce petit monde fut installé mais la pièce n'était pas prête à démarrer. Quant à moi je restais tranquille. Aussi tranquille que pouvait l'être un jeune éphèbe misanthrope observé par des dizaines d'inconnus, et quelques têtes familières, avec autant de confiance en lui qu'en les autres. Mais je tenais bon. C'était ma scène. J'étais chez moi. Et de mon regard je balayais mon royaume.

Un regard général, se fixant sur des points invisibles, entre deux spectateurs, et oscillant lentement à travers les gradins. Comme on m'avait appris à regarder un public quand on est sur scène : toute personne doit se sentir visé, mais je ne dois viser personne. C'est ce que je fis. Je ne dérogeai à cette règle que dans quelques cas, pour des personnes précises : cette ancienne camarade de troisième que j'avais déjà recroisée le jour où ma bouche perdit en sagesse et gagna en volume. Cet ancien professeur, elle aussi du collège, à l'arrière des gradins, venue avec sa classe de sixième de danseurs amateurs. Dans cette classe, d'ailleurs, ma petite sœur, visiblement gênée de voir ce parent autant mis en avant, à l'amusement de ses partenaires d'enjambées. Cette amie de ma sœur, que j'avais déjà rencontrée, qui était amusée de voir le frère de sa copine, ajoutant sans doute au supplice de cette dernière. Mes parents, au milieu, me dévisageant avec un regard empli de fierté et du brin d'anxiété que ma figure impassible parvenait tout de même à communiquer à ceux qui me connaissaient. Et bien sûr le fameux coquin, non loin d'eux, qui ne pouvait se retenir, chaque fois que nos yeux se croisaient, de rire de toutes ses dents, ce qui pouvait être fatal pour mon air paisible, tant sa griserie m'était transmissible. Et petit à petit au travers de ces regards tantôt curieux, tantôt malicieux, tantôt bienheureux, tantôt un peu honteux, je prenais confiance en ma position et en ce que je me répétais pour garder mon calme. Je n'avais plus l'air tranquille, je l'étais. J'étais face à un énorme groupe de personne, une horde d'énergumènes dont le nombre suffisait à me faire tressaillir, sans aucun échappatoire, sans texte à réciter pour pallier. Et pour la première fois de ma vie, loin de prendre peur, de me sentir impuissant, j'ai regardé ce groupe dans innombrables yeux et j'ai pensé d'une voix forte : « c'est ma scène, je suis chez moi. Bienvenue dans mon monde ».

Et la pièce commença.